

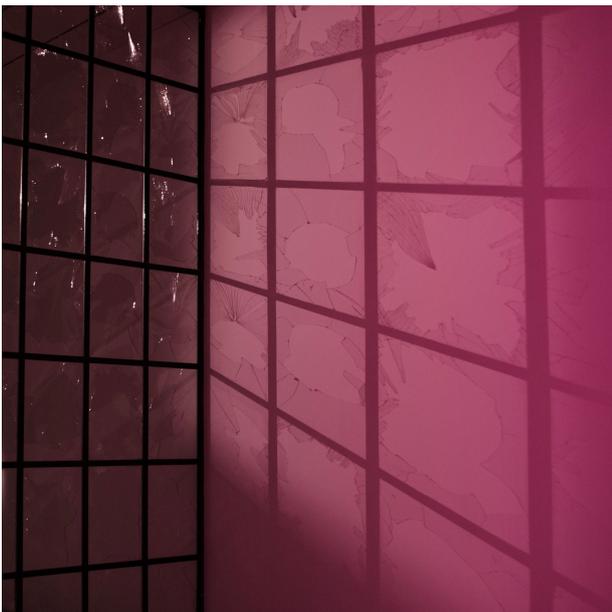
Ose le rose en Osmose

Ce jeudi 24 octobre 2024. J'ai pu me rendre à ma deuxième biennale, la 17^e de Lyon : Les voix des fleuves, Crossing the water. En particulier l'Institut d'Art Contemporain et le Musée d'Art Contemporain dans ce dernier, je voulais en particulier rentrer dans l'installation Monte di pietà de Lorraine de Sagazan, un nom qui m'avait parlé en lisant le programme du musée. C'était bien la nièce d'Olivier de Sagazan, mais il est temps de laisser la famille de Sagazan un petit peu de côté et se concentrer sur d'autre œuvre.

Objectif atteint, je **peut** maintenant avancer et découvrir la suite du musée. Ainsi plus loin dans ma visite du MAC, j'ai été confronté à une salle : une installation l'habitait monumentalement et dangereusement. Quand on voit au loin cette salle à l'ambiance colorée, saturée des mots nous viennent en tête. Les mots d'Edith Piaf :

Quand il me prend dans ses bras ; Qu'il me parle tout bas ; Je vois la vie en rose...

En sortant des escaliers, je pénètre le deuxième étage où j'aperçois d'abord des projecteurs qui s'embrassent, clin d'œil au cinéma. Mais nos yeux et notre cœur qui bat sont attirés par une forte lueur rose traversant une grande verrière de carreaux brisés, une œuvre de Stéphane Thidet. Alors que je pensais pourtant au début faire face à une seule et même œuvre.



Alors, je veux absolument voir l'autre œuvre, cette œuvre dont le rose nous fait quelque chose. Je contourne donc une autre œuvre d'Agnes Gayraud. Et quand j'arrive à l'entrée de l'installation, un gardien me demande si je suis majeur, puis je comprends que l'on ne peut être que quatre au sein de cette bulle rosée qui paraissait accueillante, certes un peu "flashy". En réalité, je vais vite saisir le grand contraste qui anime cette œuvre.



Je pénètre donc cet espace et je me retrouve au milieu de quatre colonnes de lame circulaire étendue qui tournent, comme les rouleaux du lavage auto. Des mobiles qui ne nous demandent qu'une seule chose, du rouge plus que du rose. En me retournant, je lève la tête et je ne vois qu'une énorme scie avec d'imposantes dents crantées et acérées. À ce moment précis, je me rends compte que je suis entouré d'armes et si par malheur l'envie me prenait de tendre le bras, je pourrais perdre un doigt. J'avance malgré le danger, des frissons me traversent, près de ses rouleaux tranchants, ce sont des frissons qui, comme un magnétisme, me repousse et me force à m'éloigner, mais en même temps, il reste une inclination curieuse, je veux rester pour vraiment m'imprégner de cet univers "oxyrose", une osmose oxymorique du rose et des lames. Ce n'est plus la vie que je vois en rose, mais ce sont les larmes, les blessures, la mort.

Après quelques minutes, je ne peux m'empêcher, comme à chaque fois que je suis face à une œuvre, de tenter de faire des rapprochements avec d'autres œuvres, notamment celles qui m'ont marqué en art plastique au lycée. Ici, le parallèle est évident pour moi, voire peut-être trop simple. En tout cas, c'est comme ça, et je pense à Valstar Barbie de Claude Lévêque, la caractéristique commune flagrante, c'est la couleur, ce rose extrême et lumineux. Et puis rapidement, je fais un lien avec la maison Valentino qui a fait d'un rose similaire sa signature.

Pour revenir aux œuvres, je remarque aussi que les deux usent d'objets énormes, des massives bandes de métal sciemment acérées pour la première et un monumental escarpin chez *Claude Lévêque*. Mais en réfléchissant davantage, je ne vois plus beaucoup de similitudes. *Valstar Barbie* parle de mode, de féminin, de danse : la valse.



Mais en écrivant ce dernier mot, je reprends mon métier à tisser des liens : certes il n'y a pas de musique, mais les lames tournent et je les vois maintenant en train de valser. À ce moment, je n'ai toujours pas lu le cartel et je tarde à découvrir l'artiste et ce que se cache derrière cette espèce de redoutable roseraie où ennui et chagrin s'effacent.

Ainsi la couleur me mène à la plante, à la fleur, et je ne vois plus le métal, mais une tige tournoyante, nous menaçant de ses épines. Voilà que je m'éloigne de ces lames, mais je me rapproche du précieux cartel. Je découvre alors l'artiste sur un écriteau normalement blanc, imprégné de la couleur de l'œuvre : *Lyz Parayzo* une artiste brésilienne qui travaille en France. Je commence à lire le texte, le titre m'apparaît : Cuir Mouvement. D'abord, je pense naïvement à des outils pour découper du cuir, mais il est évident que tout ça est plus complexe que cela et très vite, je vois autre chose, j'en viens à intervertir les mots de cet énigmatique titre : mouvement cuir... et je lis mouvement queer.

Je perçois tout de suite plus de potentiel, le thème de la communauté queer reste un tout petit peu plus parlant que le cuir. Non pas que je n'aime pas le cuir, mais je peux autant comprendre le choix de cette piste de travail que m'identifier à celle-ci. Je poursuis donc la lecture avec plus d'intérêts. Et maintenant, la couleur me fait penser aux triangles dont les homosexuels étaient forcés par les nazis de porter dans les camps. J'apprends donc sans surprise que l'artiste travaille sur les questions de genres, d'identité et de politique.

Pour résumer, *Lyz Parayzo* a confectionné des mobiles en métal qui lui permettraient de redéfinir les rapports de domination entre les minorités et les autres. Ces rouleaux sont comme des armes pour se défendre, se protéger de la malveillance d'autrui. Je suis totalement en accord avec la notion de double tranchant présentée ici : À la fois des armes alliant performance ainsi que perforation et des dispositifs de défenses. Je me remémore le premier sentiment qui m'a traversé : cette peur d'être touché par ces lames, mais maintenant, ce qui me touche, c'est le sentiment de protection qu'elles me procurent. La dernière phrase du cartel résume son travail : « *À travers la fabrication d'armures et d'instruments coupants, son travail artistique élabore des stratégies de résistance pour créer des conditions d'existence pour les communautés queer et racisées.* »

Et c'est vrai qu'au centre de ces quatre lames virevoltant autour de moi, j'étais protégé de toutes parts des attaques, j'étais invincible. Aucunement besoin d'un bouclier quand on est au milieu d'un tel chœur de lames protectrices, je comprends l'émotion que l'artiste voulait procurer. Elle souhaitait faire troquer la méfiance contre un sentiment de confiance immense.



Donc, après avoir été touché par l'esthétique attrayante, mais intrigante de ces ronces inondées de rose, je fus touché par le sentiment de puissance procuré par ces lames et par le message de l'œuvre. Invincible dans cette œuvre, on ne le sera plus en sortant du musée. Je vois cette œuvre comme une invitation à se construire des armes pour se défendre des attaques, à oser le rose, à être en osmose avec son identité, à l'accepter sans retouches puis à la protéger. ■

Marius Cregut
25 octobre 2024